

Un texte vieux de 3 000 ans



Des poèmes éternels

L'Iliade et l'Odyssée – textes fondateurs de la Grèce antique – sont à la base de notre culture occidentale. Les deux grands poèmes épiques d'Homère ont joué un rôle capital dans l'histoire de la littérature et des arts, et ils ont encore aujourd'hui une influence incontestable. Ils sont régulièrement réédités et de nouvelles traductions paraissent. Le texte d'Homère fait toujours l'objet de recherches et d'études savantes dans le monde entier.

Comment ces épopées sont-elles parvenues jusqu'à nous ? Sous quelle forme se présentaient-elles à l'origine ? Comment ont-elles pu traverser quelque 2 800 ans ? Quelle société décrivent-elles ? Les deux poèmes, de thèmes différents, sont-ils du même auteur ? Toutes ces questions et bien d'autres se posent depuis fort longtemps. De nombreuses hypothèses ont été avancées, infirmées, contredites, validées... On a abouti à quelques certitudes. Cependant, la « question homérique » ne sera peut-être jamais vraiment résolue, mais cela n'empêche pas de se pencher sur le texte lui-même et d'en goûter la beauté spécifique et l'humanité profonde, aux frontières mêmes du surnaturel et du merveilleux.

* Dans cette fiche, les citations de l'*Iliade* sont celles de la traduction de Paul Mazon (Les Belles Lettres, 1937 et 1938). Celles de l'*Odyssée* sont extraites de la traduction de Philippe Jaccottet (La Découverte, 1982).

Et maintenant, dites-moi, Muses, habitantes de l'Olympe – car vous êtes, vous, des déesses : partout présentes, vous savez tout ; nous n'entendons qu'un bruit, nous, et ne savons rien – dites-moi quels étaient les guides, les chefs des Danaens.

Iliade, II, 453-490, trad. Paul Mazon*

De tous les hommes de la terre, les aèdes méritent les honneurs et le respect, car c'est la Muse, aimant la race des chanteurs, qui les inspire.

Odyssée, VIII, 479-481, trad. Philippe Jaccottet*

Lécythe à figures rouges
Vers 435-425 av. J.-C.
Collection Pozzi, 1919
Musée du Louvre, Antiquités
grecques, étrusques et romaines,
CA 2220 © RMN
Muse lisant un *volumen* (forme
ancienne du livre, rouleau)



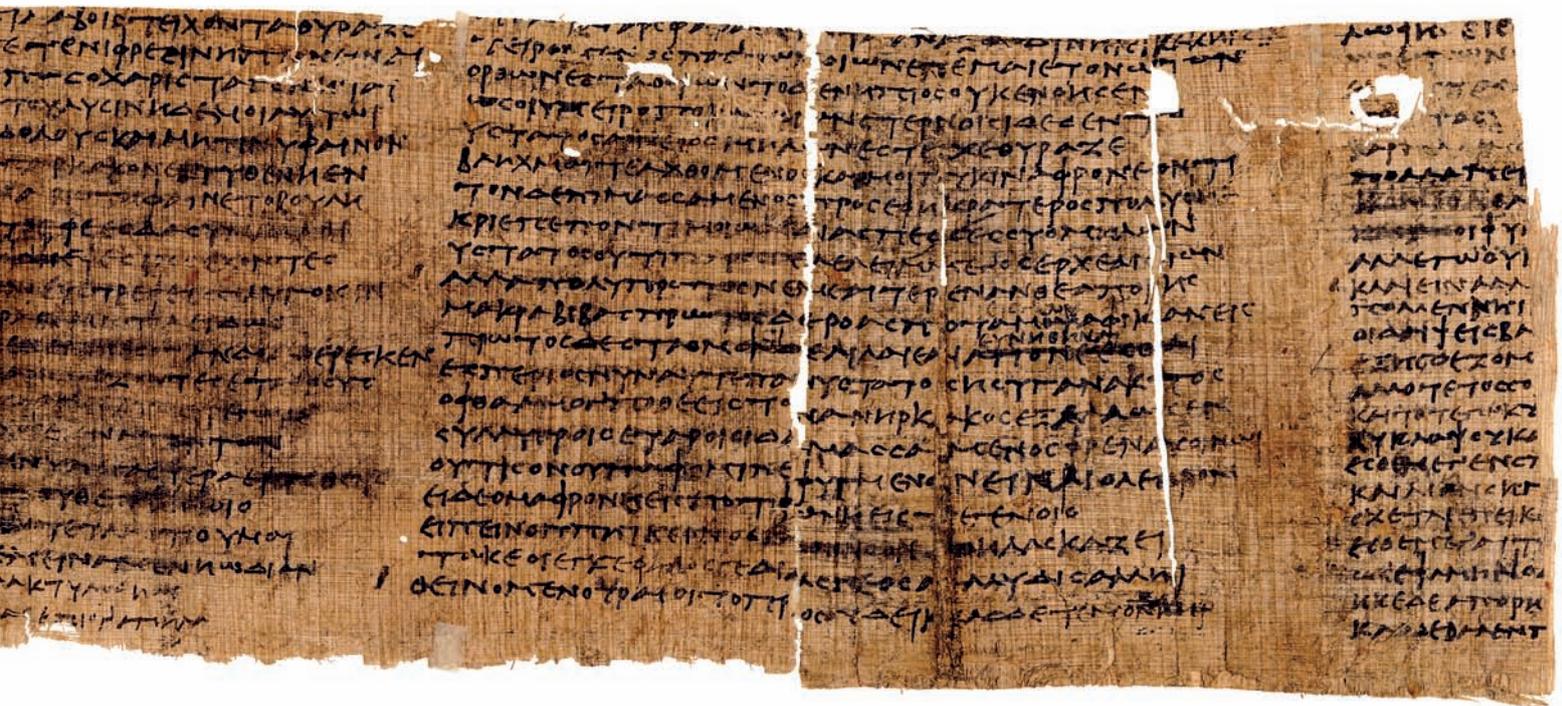
Une transmission incertaine

La tradition orale

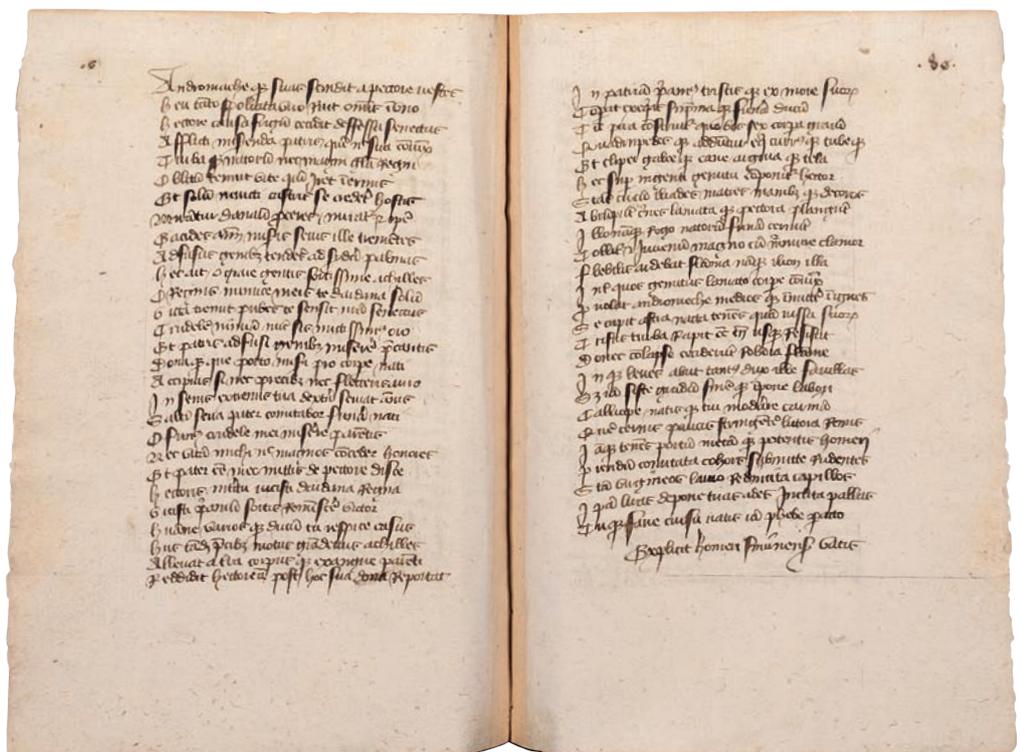
Il est communément admis aujourd'hui que les poèmes homériques ont leur origine dans la tradition orale. L'*Odyssee* elle-même témoigne de l'existence d'une poésie orale en Grèce antique : deux aèdes, Phémios à Ithaque et Démococos chez les Phéaciens, chantent la geste des héros au cours de banquets. Des traces de cette poésie orale ont été mises en évidence dans le texte d'Homère. Les plus saisissantes sont la répétition de « formules » attachées à la description d'un événement ou d'un personnage ; ainsi, pour le lever du jour, dans l'*Odyssee* : « lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts roses » ; dans l'*Illiade*, après le discours d'un héros : « il dit et

stimule la fougue et l'ardeur de tous », lorsqu'un héros est touché par l'ennemi, il « tombe avec fracas », « ses armes sonnent », « l'ombre couvre ses yeux », etc. Dans les deux poèmes, le nom des héros et des dieux est très souvent suivi par une « épithète de nature » : les « Achéens chevelus » ou « aux bonnes jambières », les « Troyens dompteurs de cavales », « Achille aux pieds rapides » ou « aux pieds infatigables », « le divin Achille », « l'industriel Ulysse », « Ulysse aux mille ruses », « Hector au casque étincelant », « Nestor, le vieux meneur de chars », « Diomède au puissant cri de guerre », « Zeus, l'assembleur de nuées », « Zeus porte-égide », « Héra, la déesse aux bras blancs », « Arès fléau des mortels »,

« Athéna aux yeux pers », « Poséidon, l'Ébranleur du sol ». Les travaux de Milman Parry (*L'Épithète traditionnelle chez Homère*, 1928), philologue américain d'expression française, tendent à démontrer que ces formules constituent une sorte de catalogue qui fournit des hémistiches tout faits, facilitant l'improvisation et la mémorisation – des sortes de moyens mnémotechniques. Parry et son collègue Albert Lord enregistrèrent en Yougoslavie un grand nombre de longs poèmes récités par des chanteurs populaires, souvent analphabètes, et observèrent, à plusieurs années d'intervalle, le même recours aux formules, et, autour, un texte variant quelque peu.



Chant X de l'*Odyssee*
Papyrus, dernier quart du III^e siècle av. J.-C.
Découvert à Ghoran (Égypte) par Pierre Jouguet en 1900
Institut de Papyrologie de la Sorbonne
P. Sorbonne inv. 2245
cl. Laurent Capron
L'un des plus anciens témoignages que nous ayons aujourd'hui d'une édition de l'*Odyssee*. Sur ce fragment d'un *volumen*, on observe que des corrections ont été apportées au texte, le rapprochant de la vulgate (le texte de référence de la tradition médiévale), tandis que d'autres l'en éloignent.



Ilias latina
Début du XV^e siècle
BNF, Manuscrits, latin 14909, f. 79v-80
Ce résumé de l'*Illiade* en latin, dont l'auteur est inconnu, aurait été composé dans la seconde moitié du I^{er} siècle. Il est utilisé au V^e siècle et fait partie des ouvrages qui ont transmis l'histoire de la guerre de Troie au Moyen Âge latin.

De la parole aux écrits

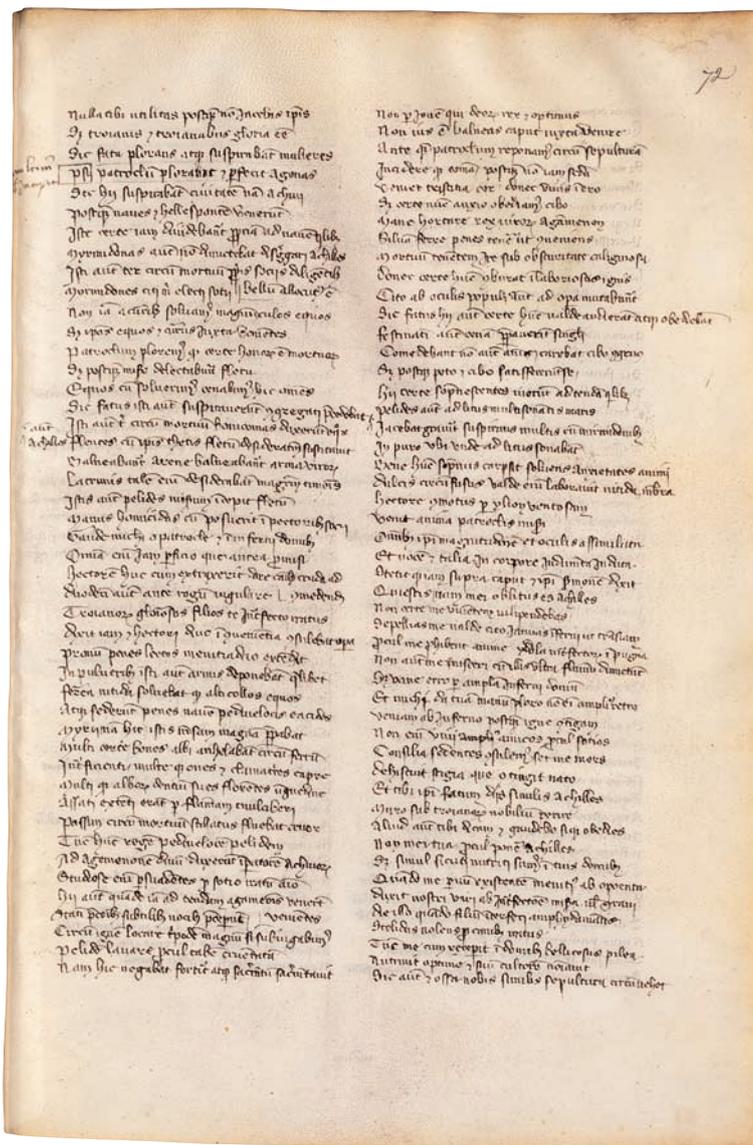
Les plus anciens manuscrits qui nous ont transmis le texte grec de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* – texte à la base des traductions que nous lisons aujourd'hui – remontent au IX^e siècle après J.-C. On a retrouvé aussi de nombreux papyrus, dont les plus anciens sont du III^e siècle avant J.-C., mais les textes en sont très fragmentaires. En l'état actuel, on sait peu de choses sur l'histoire de la transmission entre ces papyrus et les manuscrits médiévaux. L'écriture des chants épiques oraux a été mise en rapport avec le développement de l'écriture alphabétique grecque. Avant le Moyen Âge, c'est à Alexandrie aux III^e et II^e siècles avant J.-C. que se situe la première étape importante dans l'histoire de la transmission du texte. La « vulgate alexandrine » a probablement pour source l'édition établie à Athènes, selon la tradition antique, sous les Pisistratides, au VI^e siècle avant J.-C. Les modalités de cette « fixation » à Athènes et les hypothèses sur les étapes qui l'ont précédée restent des plus controversées. Selon le dialogue pseudo-platonicien *Hipparque* (IV^e siècle avant J.-C.), le fils de Pisistrate, Hipparque, en aurait ordonné la récitation aux rhapsodes chaque année à la fête des Panathénées. Ceux-ci devaient les réciter « les uns après les autres, sans interruption ». Cicéron lui-même rappelle cette tradition et insiste sur le rôle de Pisistrate comme premier rassembleur des textes homériques. Une autre hypothèse est avancée : les Homérides de Chios, une communauté de rhapsodes qui chantaient Homère et prétendaient descendre du poète, auraient conservé un texte de référence dont ils auraient remis une copie aux Athéniens. Homère est l'éducateur des Grecs. Les petits Grecs apprennent à lire dans ses poèmes ; l'*Illiade* et l'*Odyssée* faisant partie de la culture de base, on se préoccupe de s'assurer de l'authenticité du texte. Les premiers à travailler sur le texte lui-même sont les Alexandrins. Au début du III^e siècle avant J.-C., Zénodote d'Éphèse, poète épique et grammairien, premier bibliothécaire d'Alexandrie et précepteur des enfants de Ptolémée I^{er}, est l'auteur de la première édition critique des poèmes homériques. Cette édition nous est connue par les commentaires d'Aristarque de Samothrace (début du II^e siècle avant J.-C.). La bibliothèque d'Alexandrie avait recueilli de nombreuses copies du texte homérique provenant de régions variées, dont Athènes. On suppose que Zénodote a choisi une version de référence qu'il aurait corrigée par des emprunts à d'autres manuscrits. Les philologues modernes pensent que le texte de référence est l'édition établie sous Pisistrate. On a longtemps pensé que la division en vingt-quatre chants datait de cette époque, mais il semblerait qu'elle soit plus ancienne. C'est ce que tendent à montrer l'étude des transitions d'un chant à l'autre, qui présentent une grande cohérence, ainsi que le témoignage de deux des plus anciens papyrus d'Homère. L'un de ces papyrus, conservé à la Sorbonne, paraît confirmer, par un signe dans la marge, l'antériorité de cette division.

Première traduction latine de l'*Illiade* de Leonzio Pilato
Fin du XIV^e siècle
BNF, Manuscrits, latin 7881, f. 72

Cet exemplaire est une copie du manuscrit autographe gréco-latin de la traduction de Pilato, conservé à Venise.

Dans l'Occident latin, l'aristocratie romaine adopta l'éducation grecque, et les écoles romaines imitaient les écoles hellénistiques. Homère fut donc étudié dans le texte original jusqu'à la disparition de l'usage du grec, progressive à partir du III^e siècle après J.-C. Le Moyen Âge occidental connut Homère par des textes latins, comme l'*Illias latina*, sorte de résumé en vers composé sous Néron (I^{er} siècle), les *Periochae*, attribuées à Ausone (IV^e siècle), l'*Éphéméride de la guerre de Troie*, attribué à Dictys de Crète, l'*Histoire de la destruction de Troie*, attribuée à Darès de Phrygie (sans doute écrite au V^e ou VI^e siècle). On ne sait s'il a existé des équivalents de l'*Illias latina* pour l'*Odyssée*. Les récits de la guerre de Troie de Dictys et Darès suscitèrent de nombreuses chroniques et œuvres d'imagination. À la fin du XII^e siècle, Benoît de Sainte-Maure s'en inspira pour écrire son poème *Roman de Troie* (plus de 30 000 vers), qui obtint un très gros succès en Europe, et même jusqu'en Grèce byzantine où pourtant s'était maintenue l'étude des textes homériques en langue originale. C'est le roman en vers le plus diffusé au XIII^e siècle. Il fut abondamment copié, remanié, transcrit en prose, présenté en mystères... La Renaissance redécouvre Homère par des sources byzantines. Les premiers humanistes italiens reviennent aux sources. En 1353, l'ambassadeur de Byzance offre à Pétrarque

un manuscrit grec des œuvres d'Homère, que le poète se désespère de ne pouvoir lire : « Ton Homère est muet pour moi, ou plutôt c'est moi qui suis sourd devant lui. Cependant, je me réjouis de sa seule vue et souvent, le serrant dans mes bras, je dis en soupirant : "Ô grand homme, avec quelle passion je t'écouterai !" » (*Lettres familières*, XVIII, 2). Pétrarque, aidé de Boccace, parvint à faire traduire l'*Illiade* par le moine calabrais Leonzio Pilato (1359). En 1366, la traduction de l'*Illiade* est terminée, celle de l'*Odyssée* ne le sera jamais. « C'est moi le premier, qui, chez moi, ai entendu de la bouche de Léonce l'*Illiade* traduite en latin. C'est moi encore grâce à qui les livres d'Homère ont été lus en public », écrira Boccace, dans sa *Généalogie des dieux païens*, où il se vante d'avoir, à ses propres frais, fait « revenir en Étrurie les livres d'Homère et quelques autres livres grecs, qui depuis de longs siècles l'avaient quittée pour n'y plus revenir ». D'autres traductions partielles d'Homère apparaissent au XV^e siècle. En 1474 est imprimée une traduction latine des seize premiers chants de l'*Illiade*, effectuée en 1444 par Lorenzo Valla, d'après laquelle seront réalisées les premières traductions françaises. La première édition en grec des œuvres d'Homère – édition *princeps* – est imprimée à Florence en 1488.





Première édition en grec des œuvres d'Homère
 Florence, 1488
 BNF, Arsenal, Rés. Fol. BL 494 (1)
 Démétrios Chalcondyle, un des nombreux savants grecs réfugiés en Italie après la chute de Constantinople (1453), établit le texte de cette édition *princeps* d'après deux manuscrits aujourd'hui disparus.

La question homérique

Les Anciens ne mettaient pas en doute l'existence d'Homère et le vénéraient comme un héros. Sa figure légendaire a été dressée par un ensemble d'une douzaine de textes grecs que l'on a intitulé les *Vies d'Homère*, datant des environs du II^e siècle après J.-C., dans lesquels il apparaît comme un aède aveugle, originaire d'Asie Mineure, récitant ou chantant des poèmes, représentation que l'on retrouve dans la statuaria grecque. C'est un critique français, l'abbé d'Aubignac, qui, le premier, remet en cause l'unité des deux épopées et leur auteur unique, dans une étude, *Conjectures académiques ou dissertation sur l'Iliade*, parue en 1715, qui passa inaperçue. Les *Prolegomena ad Homerum*, du philologue allemand F. A. Wolf (1795) eurent plus de

succès et ouvrirent la voie aux thèses des « analystes », qui s'efforcèrent de mettre en évidence des incohérences dans la composition, l'existence d'éléments de dates diverses, de contradictions, et cherchèrent à isoler les apports successifs, démontrant que l'œuvre était constituée de poèmes indépendants. Face à l'école des analystes, les « unitaires », au contraire, firent valoir l'unité littéraire profonde de la composition et son homogénéité, ne voyant dans ce qui posait problème que des négligences d'écriture inévitables dans une œuvre d'une telle envergure. À notre époque, l'école « néo-analyste » renonce à découper l'œuvre en morceaux et considère qu'elle a été composée par un unique rédacteur – par convention appelé Homère –, et que ce poète a utilisé des



Première traduction française de l'Iliade de Jean Samxon
 Les Iliades de Homère, poète grec et grant hystoriographe, avecques les premisses et commencemens de Guyon de Coulonne, souverain hystoriographe...
 Paris, 1530
 BNF, Réserve des livres rares, Rés. Yb. 191
 Jean Samxon s'est fondé sur la traduction latine de Lorenzo Valla (1444), mais a également tenu compte des écrits de Darès et de Dictys. Il s'est, en outre, autorisé à couper et modifier le récit, estimant devoir corriger les erreurs d'Homère. Cette première traduction fut jugée mauvaïse et infidèle.

réécits antérieurs de la tradition orale, d'origine et de dates diverses, expliquant les variations dans la narration. Il n'en reste pas moins que les deux épopées sont très différentes; on y retrouve le même style et la même inspiration générale, mais les sujets ne se ressemblent pas. Le monde de l'*Odyssée* est rempli de monstres et de prodiges, la composition du poème est complexe, et de nouvelles valeurs y apparaissent. La question se pose alors de savoir si l'auteur de l'*Iliade* a composé l'*Odyssée* après de longues années, ou bien s'il s'agit de l'œuvre d'un autre poète, continuateur fidèle au sein d'une même école de poésie.

Le « cycle épique » et les autres récits

La guerre de Troie et d'autres légendes, comme celles de la ville de Thèbes (Œdipe) ou des Argonautes, faisaient l'objet d'épopées et de poèmes, attribués par les Anciens à Homère, dont il ne reste que des fragments ou des résumés (datant des VII^e-VI^e siècles avant J.-C.), et qu'on appelle le « cycle épique » : les *Kypria* (ou *Chants cypriens*) de Stasinus, la *Petite Iliade* de Leschès de Pyrrha, l'*Éthiopide* et la *Destruction de Troie* d'Arctinos de Milet, les *Retours* d'Hagias de Trézène, la *Télégonie* d'Eugammon de Cyrène. De nombreux récits ont été donnés tout au long des siècles suivants, en grec : la *Suite d'Homère* de Quintus de Smyrne (III^e ou IV^e siècle), et en latin : l'*Énéide* de Virgile (I^{er} siècle avant J.-C.), qui retrace en quelque sorte l'odyssée d'Énée qui ira fonder Rome. Les deux textes tardifs attribués à Dictys de Crète et Darès de Phrygie (respectivement IV^e et V^e ou VI^e siècles) ont transmis l'histoire de la guerre au Moyen Âge occidental.

C'est par ces divers textes que l'on connaît les épisodes de la guerre de Troie, antérieurs (causes de la guerre et ses neuf premières années) et postérieurs à l'*Iliade* :

- la lutte d'Achille et de Penthésilée, la reine des Amazones venues soutenir les Troyens (Achille tombe amoureux d'elle au moment où il la tue) ;
- la mort d'Achille tué d'une flèche au talon par Pâris guidé par Apollon ;
- Ulysse et Ajax « le Grand » se disputent les armes d'Achille (Ulysse gagne, Ajax devient fou et se suicide) ;
- Ulysse remet les armes d'Achille à son fils, Néoptolème ;
- Ulysse et Néoptolème vont chercher l'archer Philoctète à Lemnos, où, blessé, il a été abandonné par les Achéens ;
- la ruse du cheval de bois, la chute de Troie, le massacre des Troyens, la mort de Priam et les retrouvailles de Ménélas et d'Hélène ;
- le retour des chefs grecs, évoqué dans l'*Odyssée* (celui d'Ulysse en étant le thème principal).

On dirait des loups carnassiers, l'âme pleine d'une vaillance prodigieuse, qui, dans la montagne, déchirent, puis dévorent un grand cerf ramé.

Iliade, XVI, 158-160

De même que des chevriers menant d'amples troupeaux de chèvres n'ont nulle peine à reformer chacun le sien, lorsqu'ils se sont mêlés en pâturant, de même les chefs rangent leurs hommes, les uns ici, les autres là, pour marcher à la mêlée.

Iliade, II, 472-475



Et l'homme croule, comme croule le chêne, ou le peuplier, ou le pin robuste, qu'à grands coups de leurs cognées frais affûtées des charpentiers abattent dans la montagne, pour en faire une quille de navire.

Iliade, XVI, 481-484

La langue d'Homère est une langue composite empruntant surtout à deux dialectes parlés principalement en Asie Mineure, l'ionien et l'éolien. Les 27 000 vers des épopées sont appelés « hexamètres dactyles » : chaque vers est composé de six pieds, qui peuvent être des dactyles (une syllabe longue et deux syllabes brèves) ou des spondées (deux syllabes longues). Cette structure donne un rythme très simple, facile à scander, et aide la mémorisation.

Un foisonnement d'images

Une des caractéristiques du style homérique est l'emploi constant d'images, souvent longuement développées. Dans l'*Iliade*, les guerriers sont très fréquemment comparés aux animaux ; ainsi Sarpédon : « On dirait un lion qui attaque des bœufs aux cornes recourbées » (XII, 293) ; Hector : « Tel un aigle fauve, qui fond sur un vol d'oiseaux picorant le long d'un fleuve, oies ou grues ou cygnes au long cou, tel Hector se rue devant lui... » (XV, 689-692). Les comparaisons sont souvent prises dans le monde rural et renvoient de la guerre à une vie quotidienne paisible, élargissant ainsi le sujet : « avec la lance, [Patrocle] le soulève et le tire par-dessus la rampe du char, comme un homme assis sur un cap rocheux tire hors de la mer un énorme poisson avec un fil de lin et un bronze luisant » (XVI, 405-408).

L'emploi répété de formules et d'épithètes de nature, restes sans doute de la tradition orale, imprime un rythme au récit et suscite un univers d'images poétiques (« la fille du matin, l'aube aux doigts roses » ou « aurore en robe de safran ») avec des personnages bien campés, dans un monde harmonieux (les qualificatifs sont toujours positifs). Les héros et héroïnes tout comme les dieux et déesses sont bien caractérisés, avec leurs qualités et leurs petits défauts.

Un univers sensitif

Images encore, visuelles et auditives, offertes par les descriptions flamboyantes et très précises des combats (« Le bronze passe droit à travers les dents et coupe la racine de la langue », *Iliade*, V, 73-74) : on voit les guerriers s'harnacher, se heurter, le sang ruisseler, les entrailles jaillir des corps (« on voit même la moelle jaillir des vertèbres », *Iliade*, XX, 483), les blessures s'ouvrir. On entend les clameurs des combattants, les cris de guerre, le fracas des armes qui se croisent et de la chute des hommes en armes : « il tombe avec fracas, et ses armes sonnent sur lui » est une phrase plusieurs fois répétée dans l'*Iliade*. Dans l'*Odyssée*, la description de la lutte contre le Cyclope est tout aussi minutieuse et sonore : « Comme quand le forgeron plonge une grande hache / ou une dovoire dans l'eau froide pour la tremper, / le métal siffle, et là gît la force du fer, / ainsi son œil sifflait sous l'action du pieu d'olivier » (*Odyssée*, IX). Images fortes, violentes, à côté d'autres évoquant le calme et la beauté, comme chez Circé : « L'une jetait sur les fauteuils de superbes étoffes / de pourpre, après avoir mis dessous un linon ; / la deuxième, face aux fauteuils, dressait des tables / en argent, et posait dessus des corbeilles d'or ; / la troisième mêlait un doux vin au bouquet de miel / dans un vase d'argent, et disposait des coupes d'or » (*Odyssée*, X, 352-357).

Homère sollicite constamment l'ouïe et la vue, mais aussi le goût et l'odorat, par les descriptions de festins ou d'holocaustes aux dieux, ou encore l'évocation du parfum des déesses : ainsi au chant XIV de l'*Illiade*, lorsque Héra se prépare pour séduire Zeus et l'endormir, elle oint son corps « avec une huile grasse, divine et suave, dont le parfum est fait pour elle ; quand elle l'agite dans le palais de Zeus au seuil de bronze, la senteur en emplît la terre comme le ciel ». Dans l'*Odyssée*, au chant IX, le lecteur goûte le « fruit doux comme le miel » dont se nourrissent les Lotophages, et aspire le « parfum suave, inouï, dont on eût eu peine à s'abstenir » du « vin rouge aussi doux que le miel », nectar divin dont Ulysse enivre le Cyclope.

La parole souveraine

La place de la parole est primordiale dans le récit homérique. Les héros sont bavards ; ils déclinent leur identité, souvent même leur généalogie, et racontent leur vie avant de combattre l'ennemi. Ils s'affrontent d'abord avec des mots avant le corps à corps, s'interpellent, s'invectivent, s'insultent jusqu'au dernier soupir. Dans l'*Odyssée*, Nestor, puis Ménélas parlent longuement de leur retour et d'Ulysse à son fils Télémaque. Ulysse lui-même raconte ses aventures aux Phéaciens du chant IX au chant XII, créant ainsi sa propre légende. Mais la parole est un outil pour « l'homme aux mille ruses », elle est souvent travestie et même mensongère, contrairement à celle des héros de l'*Illiade*. Ulysse invente des histoires pour cacher son identité, pour tromper ou pour éprouver son interlocuteur, comme le porcher Eumée, au chant XIV.

Autre caractéristique de la manière d'Homère : l'humour, que l'on ne trouve guère habituellement dans les épopées. Ainsi, par exemple, au chant XVI de l'*Illiade*, Patrocle atteint Cébrión (le conducteur de char d'Hector) au front ; celui-ci tombe du char sous les railleries de Patrocle : « Ah ! qu'il est souple, celui-là ! quelle aisance dans ses sauts ! S'il se trouvait un jour sur la mer poissonneuse, ce chercheur d'huîtres-là nourrirait bien des gens, en sautant ainsi du haut d'une nef, même par gros temps. » Situation amusante dans l'*Odyssée*, au chant XIII : Ulysse se réveille dans sa patrie et ne se reconnaît pas ; Athéna, sous les traits d'un jeune pâtre, lui révèle qu'il est à Ithaque. Ulysse, méfiant, se fait passer pour un Crétois et raconte toute une histoire qui amuse la déesse « dont l'œil étincelle » ; elle se moque de lui : « Il serait fourbe et astucieux, celui qui te vaincrait en quelque ruse que ce soit, fût-il un dieu ! Ô malin, ô subtil, ô jamais rassasié de ruses, ne vas-tu pas, même dans ton pays, abandonner cette passion pour le mensonge et les fourbes discours ? »

La société dépeinte par Homère repose sur deux piliers : la liberté de parole et la loi de l'hospitalité. La liberté de parole est totale chez les héros comme chez les dieux de l'*Illiade* ; la loi de l'hospitalité, bafouée par Pâris – ce qui déclenche la guerre –, est omniprésente dans l'*Odyssée* : Ulysse s'en réclame chez le Cyclope et bénéficie pleinement de ses rites chez les Phéaciens.

À travers les chants de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, à travers cette langue flamboyante d'images, saturée d'impressions sensibles, le poète laisse

transparaître l'amour de la vie – amour de la nature et des hommes, goût de la bonne chère, du vin, des jeux, des danses et des chants, de la musique. Les héros de l'*Illiade* ne se battent pas par amour de la guerre. Ils se respectent les uns les autres, même s'ils s'injurient dans le feu de l'action. Quant à Ulysse, son amour de la vie prend la forme d'un attachement indéfectible à sa patrie, à sa famille, à sa maison.

Comme on voit un lion assaillir et tuer, dans un troupeau de bœufs à la démarche torse, un taureau magnanime au fauve pelage, qui gémit, en expirant, sous ses griffes ; ainsi, sous Patrocle, frémit de fureur le chef mourant des guerriers lyciens.

Illiade, XVI, 487-490



Nous ne saurions, Ulysse, en te regardant, te confondre avec l'un de ces charlatans ou fripons qu'en tribus nourrit un peu partout la terre noire, fabricants de mensonges qui empêchent d'y voir clair ! Sur toi les mots sont beaux, mais en toi les pensées sont nobles.

Odyssée, XI, 363-367

Et, lorsqu'ils ont chassé la soif et l'appétit, le fils de Dardanos, Priam, admire Achille : qu'il est grand et beau ! à le voir, on dirait un dieu. De son côté, Achille admire Priam, fils de Dardanos ; il contemple son noble aspect, il écoute sa voix.

Illiade, XXIV, 629-633

